

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les travaux et les jours

Denise Boucher et Thierry Delaroyère, *Grandeur nature*, Trois-Rivières/Chartres, Écrits des Forges / Musée de Chartres, 1993, 146 p.

Gérald Godin, *Les botterlots*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 74 p.

Jacques Brault et Robert Mélançon, *Au petit matin*, Montréal, l'Hexagone, 1993, s.p.

Jocelyne Felx

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1993). Review of [Les travaux et les jours / Denise Boucher et Thierry Delaroyère, *Grandeur nature*, Trois-Rivières/Chartres, Écrits des Forges / Musée de Chartres, 1993, 146 p. / Gérald Godin, *Les botterlots*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 74 p. / Jacques Brault et Robert Mélançon, *Au petit matin*, Montréal, l'Hexagone, 1993, s.p.] *Lettres québécoises*, (72), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Denise Boucher et Thierry Delaroyère, *Grandeur nature*, Trois-Rivières/Chartres, Écrits des Forges / Musée de Chartres, 1993, 146 p., 20 \$.
Gérald Godin, *Les botterlots*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 74 p., 14,95 \$.
Jacques Brault et Robert Melançon, *Au petit matin*, Montréal, l'Hexagone, 1993, s.p., 12,95 \$.



Les travaux et les jours

Ab ! What leagues there were Between our feet, and Day.

(E. Dickinson)

POÉSIE
Jocelyne Félix

LE TEMPS PASSE OU S'ÉCOULE EN NOS GESTES. Chacun de nos pas est intimement lié au jour. En écho aux vers d'Emily Dickinson cités ci-dessus, les poètes dont il sera question dans ces commentaires littéraires explorent la nature dans sa dimension temporelle. Ils tentent aussi de retrouver la communication des consciences dans un même monde concret. La place d'une collectivité s'installe quelque part aux confins de leur propre histoire personnelle.

Le monde paysan

Denise Boucher et Thierry Delaroyère signent avec *Grandeur nature* un livre très séduisant. Conséquemment à leur rencontre avec une terre et ses habitants, ils nous donnent une vision attachante et ludique de l'un des principaux écosystèmes de la planète : l'exploitation agricole. Ils en resituent les grands axes tout en associant habilement tradition et performance technologique. Tous les deux furent, pendant une année, les hôtes de la région de la Beauce et du Perche, en France, dans le cadre d'un projet intitulé les «Habitants collectionneurs». Là où les repas conviviaux ont scellé des amitiés, des poèmes et des dessins ornent maintenant les murs des fermes au milieu des blés. Une exposition patronnée par le Musée de Chartres s'est tenue dans l'abbaye de Notonville. Le Crédit Agricole de la région fut aussi un partenaire de l'événement.

Dans cet écrit qui aurait pu confiner aux images d'Épinal, tout devient une petite bulle reliée au monde actuel. Avec une discrétion quasi orientale, Boucher observe d'un œil vif, et écrit avec une grâce légère, les sons et les parfums familiers à la campagne. Certaines pages, dans leur réserve même, ont un poids admirable. Ce n'est pas une description nostalgique des gestes des semeurs et des moissonneurs que la poète et le peintre nous proposent ici, mais, en prise sur le monde, une succession de petits faits, de travaux, qui s'imbriquent aux saisons et à la crise du monde agricole selon une vision grandeur nature. À travers le procédé de l'énumération, Boucher va accueillir les apparences comme des étapes successives ou des passages vers les choses mêmes.

Grandeur nature (titre judicieux, s'il en fut) est divisé en quatre

sections précédées des discours du Maire, du Conservateur du Musée de Chartres et des deux artistes. Les feuilles de route des artistes (tant géographiques que professionnelles) ferment le recueil. Chaque saison qui titre chaque partie est imprimée sur papier bleu, telle la nef de la cathédrale Notre-Dame de Chartres elle-même, nuance, à travers ses incomparables verrières datant des XII^e et XIII^e siècles, l'azur. D'ailleurs, la cathédrale dont les tours effilées pointent à l'horizon des champs de blé de la Beauce, dans le processus central de la signification, symbolise l'attachement humain culminant à travers l'amour de la mère pour l'enfant qui est le mystère même de l'avenir, auquel fait écho l'union de Notre-Dame et du Christ. Le remplissage des magnifiques croix de Delaroyère avec des formes humaines qui flamboient comme autant de morceaux d'un superbe vitrail suggère cette lumière du sacré qui permet de rencontrer autre chose que soi.

Dans ce livre qui célèbre l'association sous plusieurs aspects, le texte de Boucher s'achève sur l'idée de séparation. La poète dit adieu à ses nouveaux amis en pensant à ceux qui l'attendent au Québec, d'où l'idée d'une union attendue par delà la peine.

Voilà donc un livre simple où les mots les plus naturels — fleurs, ciel, soleil, des mots qui possèdent une signification première assez permanente et assez intuitive pour échapper à l'Histoire — s'ordonnent en unités syntaxiques des plus élémentaires. L'omniprésente figure de la répétition rappelle un peu Péguy. Assez étrangement, d'ailleurs, *Grandeur nature* croise ici et là l'inspiration de *Cinq prières dans la cathédrale de Chartres* du poète français d'ascendance paysanne :

Ce qui partout ailleurs est la guerre et la paix

N'est ici que défaite et que reddition

Ce qui partout ailleurs est de sédition

N'est ici qu'un beau peuple et des épis épais.

La langue d'un peuple

Comme les «Satyros risores» évoqués par Horace dans son *Ars poetica*, Gérald Godin se tourne vers le peuple. Derrière ses malices et ses délices, ses tics d'expression, les nostalgies et les détours de sa voix, on trouve toujours une compassion pour les plus humbles. Comment d'ailleurs devant le titre de son dernier recueil, *Les*

botterlots, oublier nos origines paysannes et roturières ? Le poète, encore une fois, épate le bourgeois ou, pour dire mieux, éclabousse le monde maniéré des lettres. Quelle révolution ce fut, à l'époque des *Cantouques*, d'intéresser la poésie non pas au peuple (notre poésie eut ses poètes du terroir et des gagne-petit), mais à la langue du peuple ! C'est là toute la grandeur de ce poète, et c'est par là que son petit lexique poétisé passera à l'histoire.

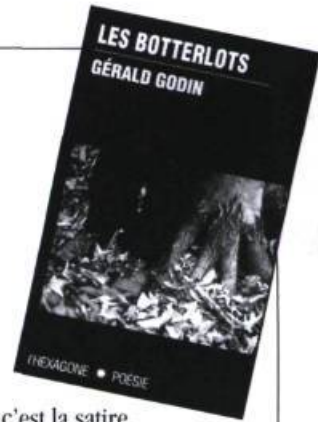
Dans *Les botterlots*, Godin est demeuré fidèle à ses manies et à ses manières, à ses thèmes et à ses anathèmes. Comme je regrette parfois que sa poésie, souvent noyauté par l'humour facile, refuse d'assumer pleinement sa part d'intimité. Il est vrai que, depuis quelques années, elle intègre la distance du poète joueur de mots qui consacre une partie de son temps à la vie publique et à la politique au poète qui exprime la maladie et la mort. On y voit, à défaut du renouvellement d'une manière, l'élargissement d'une inspiration qui accompagne la vie dans cet effort pour rouvrir le temps à partir des implications du présent.

Godin a divisé son recueil pour qu'on y sente, à travers ses six variations, des nuances thématiques qui vont des mots au pays/territoire, de la beauté de la nature à l'évocation de la mort, de l'exploration de la douleur aux jeux de mots qui achèvent le recueil comme il fut commencé, renouant avec la blague, comme si celle-ci devait empêcher le drame de voyager dans les nues tandis qu'on évite la terre et le pays à bâtir. Car le «Satyre moqueur» qu'est Godin n'a de cesse que ses vers ne chaussent la terre du pays. La dimension politique n'est jamais absente de l'œuvre, et l'engagement est explicite :

*sur les propres terres
pose toi-même tes propres bornes
sur ton propre territoire*

ou quelque chose comme ça

*ici est la borne nord-ouest
du trécaré qui ne fut à personne* (p. 20)



Ce que je retiens de ce livre inégal et touchant à la fois, c'est la satire, le lyrisme discret, le tissage un peu lâche... et son titre drôlement magnifique qui semble nous dire que, quoi qu'on fasse philosophiquement, nous tenons au sol par bien des liens !

L'humanité errante

Au petit matin est une trêve au cœur du tumulte. Ici tout est beau dans ce livre soigné, minimal, délicat et subrepticement évocateur de la violence ordinaire liée à la fuite du temps. Son registre appartient à ce royaume de l'automne où les sons descendent et s'abaissent par paliers vers le grave, où l'avenir et le passé sont dans une sorte de préexistence et de survivance éternelles. La pluie matérialise dans l'espace cette inclination descendante. Le déclin des jours entraîne le «peu de lumière» : «Tout descend», «Midi s'affale», «le soleil dégringole». Ce poème automnal a deux espaces, le haut et le bas. Les auteurs l'ont renfermé dans une révolution de soleil et le titre renvoie au premier vers. Si l'ensemble se lit comme un seul poème, chaque strophe de cette succession de maintenant est un tableau complet dont le thème entre en résonance avec la précédente et la suivante. Outre le thème, ce qui retient soudés les tableaux successifs formés de quelques vers centrés sur la page, c'est le ton. Est-il quelque chose de plus troublant (et d'élégant aussi) que ces propositions interrogatives et elliptiques, que ces inversions, que ces anacoluthes et ces adverbes de temps qui traduisent avec spontanéité, avec vivacité, avec une énergie particulière l'insécurité permanente des passants anonymes auxquels se réduit l'humanité ? :

*Midi justement s'affale
sur la ville la poussière
aux passants se mêle
vieille terre promise
notre mort* (s.p.)

A contrario du jour, la nuit est artifice, extravagance, exubérance, nuances précieuses, magies et chansons d'enfants. «Masques et bergamasques», qui composent un vertige dans le noir et la lévitation du rêve, rappellent (certain-e-s en seront agacé-e-s) Verlaine. Mais quel plaisir toujours de rencontrer à chaque page une sorte d'éternité qui fait voir constamment un avenir glisser au présent et au passé. Ainsi, c'est d'un seul mouvement que d'un bout à l'autre le temps se met à bouger, comme s'il n'y avait plus une multiplicité de phénomènes, mais un seul phénomène d'écoulement. Enfin, dans ce magnifique «renga», forme poétique inspirée de la littérature japonaise, les voix de Jacques Brault et de Robert Melançon se fondent parfaitement.



Gérald Godin



UN POINT DE VUE SUR L'ART CONTEMPORAIN

PARACHUTE

revue d'art contemporain / contemporary art magazine

PHOTO: A. GAUJONHOLZ

RENSEIGNEMENTS : (514) 842-9805

PARACHUTE: 4060, boul. Saint-Laurent, bureau 501, Montréal (Québec) H2W 1Y9 Téléc.: 287-7146
Abonnement (taxes incluses) individus 1 an: 33,38\$ 2 ans: 55,64\$ Institutions 1 an: 48,96\$